

REVUE
DES
ÉTUDES GRECQUES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

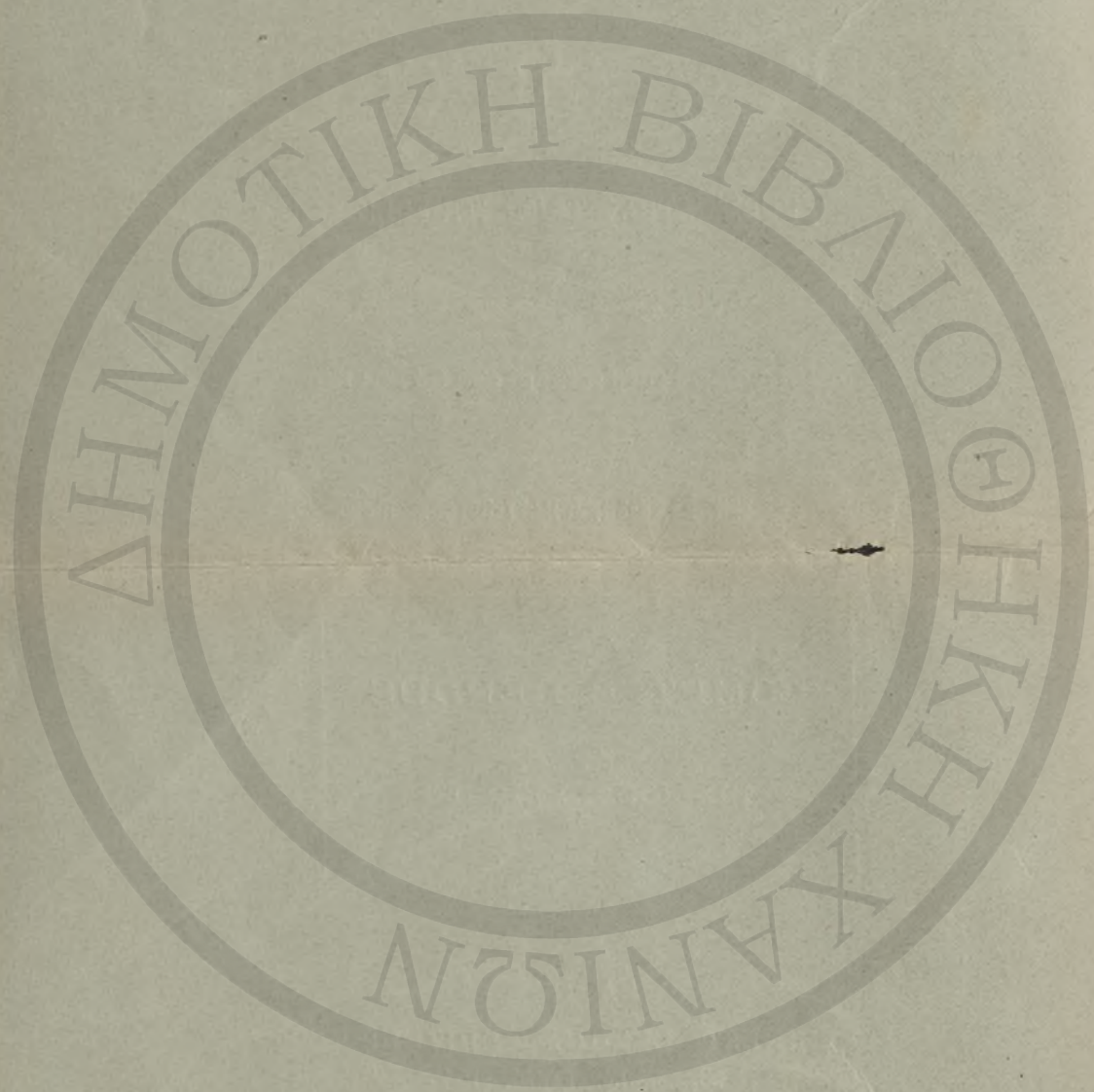
TOME XXII, N° 98-99, JUILLET-OCTOBRE 1909

COMPTES RENDUS

BIBLIOGRAPHIQUES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

1909



d'une manière définitive? La série des monuments présente trop de lacunes. Et puis, il y a une chose dont ni M. Schreiber, ni M. C. ne me paraissent avoir tenu un compte suffisant : les conquêtes d'Alexandre ont fait entrer le monde historique d'alors dans le cadre d'une même civilisation; une culture commune a passé sur tous les peuples de l'Orient, nivelant les différences, effaçant les individualités, et rien ne ressemble plus à une cour hellénistique qu'une autre cour hellénistique. L'unité, presque l'uniformité, s'établit dans l'art comme dans la vie grecque. Les écoles régionales disparaissent; les mêmes courants pénètrent partout, entraînent tous les artistes; les procédés de style se généralisent aussitôt. Il ne faut donc considérer isolément ni Pergame, ni Alexandrie. Ce n'est ni à l'Asie seule, ni à l'Égypte seule qu'on peut attribuer le développement du relief pittoresque. C'est toutes deux qui y ont travaillé, parce que les deux ont subi à la fois les mêmes influences et que certaines conditions générales, certains goûts, certains besoins de précision, de vérité, de réalisme se sont imposés à elles en même temps : elles ont adopté le style qui traduisait le mieux ces besoins. Mais faire le départ de ce qui revient à l'une ou à l'autre, est et restera peut-être toujours une œuvre vaine.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, le livre de M. C. est d'une lecture très intéressante et très instructive. L'auteur a une érudition étendue, connaît toute la « littérature » de son sujet, tient simultanément sous ses yeux une foule de monuments qu'il compare, rapproche, oppose. On sera obligé de lire attentivement son ouvrage, toutes les fois qu'on voudra revenir sur cette question.

Edmond COURBAUD.

Ἀνάθιμου ΔΙΑΚΡΟΥΣΗ (καὶ) Μαρίνου ΖΑΝΕ συλλεγέντων καὶ ἐκδόσθων ὑπὸ τοῦ ἀρχιμανδρίτου Ἀγαθαγγέλου ΞΗΡΟΥΧΑΚΗ, ἐφημερίου τῆς ἐν Βενετίᾳ Ἑλληνικῆς Ἐκκλησίας. Trieste, 1908. In-8°, 638 p.

La relation versifiée de la guerre de Crète due au Céphalonien Anthime (en religion Akakios) Diakrousis a été publiée pour la première fois à Venise, en 1667; on ne connaît aujourd'hui aucun exemplaire de cette édition princeps, qui fut sans doute rapidement épuisée. Legrand, en s'appuyant sur une allusion faite à cet ouvrage par Marinos Zanes (p. 437, *Ἀγὰ ἄρχα γὰ τὰ Χανιά, γὰρ ἦτον κρωμμένα ἀπὸ ἴαν ἄξιον ἱερῆ κ' εἶχεν τὰ τυπωμένα Στοδὸς χίλους ἐξακόσιους ἐνὲς καὶ ἐξήντα, εἰς ἔξι μῆνας λείποντας νὰ φτάσῃ ἐβδομήντα*), se demande, au tome II de la *Bibliogr. hellén. du xvii^e siècle*, p. 528, s'il n'en fut pas donné une seconde édition en l'année 1669. Le fait nous semble peu probable; il vaut mieux, croyons-nous, arrêter le sens après *τυπωμένα*, pour faire porter la date de 1669 sur les événements énoncés à la suite et qui n'ont aucun rapport avec Diakrousis, comme l'a fait du reste l'auteur du livre dont nous rendons compte. L'édition de 1679, d'après laquelle M. l'archimandrite Xirouchakis a établi son texte, est donc très probablement la seconde: c'est aujourd'hui un volume rarissime; la Bibliothèque de l'Institut de France en possède un exemplaire.

L'œuvre beaucoup plus étendue du Crétois Marinos Zanes, surnommé Bounialis, a paru en 1681. M. Sathas (*Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς*, p. 223, note) signale, d'après le catalogue manuscrit de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem, une réimpression faite à Venise, en 1710, mais il semble que le volume ne se trouve plus dans la susdite bibliothèque. Toutes nos recherches pour en découvrir un exemplaire sont restées jusqu'ici infructueuses, et celles

46. Ὁ Κρητικὸς πόλεμος (1645-1669)
ἡ Συλλογὴ τῶν Ἑλληνικῶν ποιημάτων
REG, XXII, 1909, n° 98-99.

qu'a sans doute faites M. Xirouchakis dans le même sens ne paraissent pas avoir eu plus de succès.

Ces deux publications méritaient à tous points de vue les honneurs d'une réédition moderne. Rédigées par des témoins oculaires, elles ont une valeur historique incontestable; si leurs qualités littéraires ne sont pas de premier ordre, leur intérêt linguistique en revanche est considérable; enfin, ce sont des œuvres éminemment nationales. On ne peut donc que louer M. Xirouchakis d'avoir entrepris ce travail. La tâche n'était pas toujours facile, étant donné surtout que les textes en question sont à chaque instant dénaturés par les fautes d'impression les plus grossières.

Nous aurions cependant plusieurs critiques à formuler. M. Xirouchakis a commis dans son introduction quelques erreurs, d'ailleurs légères. Certaines d'entre elles proviennent, ce semble, de ce qu'il n'a pas la *Bibliographie hellénique* à sa disposition. Ainsi, il n'est pas exact de dire qu'avant l'article de M. Gerola, paru en 1903, on croyait à l'identité de notre Marinos et de l'hagiographe Emmanuel Zanes; en 1894, ces deux personnages étaient déjà nettement séparés, au tome II de la *Bibliogr. hellén. du xv^e siècle*. Legrand n'a pas non plus ignoré, comme il est dit p. 49, la relation du siège de Malte d'Antoine Achélis; cet opuscule est décrit in extenso au tome IV des xv^e et xv^e siècles. On trouvera aussi, dans le même ouvrage, la description des diverses productions d'Akakios Diakrousis.

En établissant son texte, M. Xirouchakis a rejeté en note les leçons fautives de l'édition utilisée par lui, même lorsque les variantes n'offraient manifestement aucune importance: *ὁ διὰ* pour *ὀδιὰ*, *ἐπίρρινε* pour *ἐπίρρινε*, etc. Cependant, dès le vingt-troisième vers de la relation de Marinos Zanes, *στούς κίπουμας* a été remplacé par *ἴς τούς κήπους μας*, sans que le lecteur en soit

averti; la correction est d'ailleurs malheureuse: mieux eût valu laisser *στούς κήπου μας*, car la disparition d'un *ς* en pareille position est un phénomène bien connu (voir Hatzidakis, *Einleit.*, p. 275). La rapide collation que nous avons faite, à certains passages, de cette édition et du texte original, nous a montré que cette partie du travail est loin d'avoir été exécutée avec la minutie que laisseraient supposer des exemples comme *ὀδιὰ* et *ἐπίρρινε*. Ainsi, d'après M. Xirouchakis, l'auteur de la pièce liminaire qui forme les 25 premiers vers, se donnant comme céphalonien aux vers 19-20, serait probablement Akakios Diakrousis. Mais dans les deux exemplaires que je possède de l'édition princeps, cette pièce est signée *Τῆς φιλιακῆς πατριώτης Γ. Θ. κ. κ.*; cf. Sathas, *Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς*, p. 223. L'identification proposée ne a donc pas sa raison d'être. On voit par ces deux exemples, auxquels il serait aisé d'en ajouter d'autres, que cette nouvelle édition ne se substitue pas complètement à l'ancienne.

Deux index terminent le volume, l'un consacré aux noms propres, l'autre exclusivement linguistique. Celui-ci contient une foule de termes communs (*ἀέραις*, *ἀλογο*, *ἀνίθεμα*, *ἀνίμεσα*, etc., etc.) qui n'offrent aucune espèce d'intérêt et dont le relevé ne se justifierait que s'il s'agissait d'un index complet, ce qui n'est pas le cas; d'autre part, on y cherche en vain des formes comme *ἐγὼ* pour *ἐγώ*, *μπορά* *καυροῦμαι*, pour *μπορῶ* *νά* *καυροῦμαι*, *πρώτα* pour *πρώτα*, etc., etc. Quelques efforts de plus dans cette direction eussent rendu aux linguistes un service signalé et eussent beaucoup simplifié la besogne de ceux qui nous préparent un dictionnaire historique du grec. Peut-être les historiens regretteront-ils aussi que l'éditeur n'ait pas cru devoir ajouter en tête des différents chapitres des sommaires un peu détaillés, permettant de s'orienter rapidement dans les dates et les faits mentionnés par Bounialis.

Ces critiques, et d'autres du même genre qu'on pourrait encore adresser à l'auteur, sont du reste accessoires en un sens. M. Xirouchakis semble s'être proposé avant tout de donner à ses compatriotes le moyen de lire deux œuvres qui offrent pour eux, dans les circonstances actuelles, une importance toute particulière. L'ouvrage se présente bien et mérite l'accueil favorable qui lui sera certainement fait.

Hubert PENNOR.

47. Engelbert DRERUP. [Ἡρώδου] περὶ πολιτείας. Ein politisches Pamphlet aus Athen 404 vor Chr. (Stud. z. Geschichte und Kultur des Altertums, II. B., 1. H.). Paderborn, Schöningh, 1908. In-8°, 133 p.

Sous ce titre, M. Drerup a publié une brochure, dans laquelle il transcrit et commente un texte grec attribué parfois à Hérode Atticus ou à quelque rhéteur inconnu : il s'agit d'un discours politique (Ἡερὶ πολιτείας).

La première partie de la brochure contient le texte du discours avec quelques éclaircissements philologiques et un index des principaux vocables (p. 7-35). Dans la seconde partie, l'auteur cherche à démontrer que la harangue ne peut être d'Hérode, ni d'un rhéteur anonyme.

Pour le prouver, il s'appuie d'abord sur le style (p. 36-68) et sur la composition (p. 68-86) du discours. De nombreux caractères dialectiques, l'emploi de termes qui portent la marque de l'époque de Thucydide, la fréquence des antithèses, des formules et des pensées brillantes rappellent nettement l'influence de Gorgias. Voilà pour le style. Quant à la composition, elle laisse une impression bien caractérisée de sobriété et d'archaïsme. Les différentes parties de la harangue sont groupées, soudées les unes aux autres avec un art qui fait songer à la construction rigoureuse d'un discours de

Thucydide. Bref, rien que par l'analyse minutieuse du style et de la composition du morceau, il apparaît à M. D. que ce *Περὶ πολιτείας* doit avoir été écrit vers 400 av. J. C. ou à une époque légèrement antérieure.

Le reste de la brochure concerne les circonstances historiques du discours et confirme les résultats de l'analyse philologique (p. 86-123). Le discours est prononcé — ou censé prononcé — par un citoyen de la ville thessalienne de Larissa. Péloponésiens et Spartiates sont en guerre contre Archélaos, roi de Macédoine, et recherchent l'alliance de Larissa ; l'orateur engage ses compatriotes à accepter la proposition. Larissa, pendant la guerre du Péloponèse, a été, comme les autres villes grecques, travaillée de dissensions intestines, auxquelles le discours fait d'importantes allusions. Il y a d'abord le parti de la haute aristocratie, des *ὀλιγοί*, (dynastie des Aleuades), qui s'appuient sur Archélaos ; celui-ci en a profité pour envahir la Thessalie. A l'assemblée devant laquelle parle notre orateur, il y a des hommes de la faction oligarchique, qui demandent qu'on reconnaisse la suzeraineté d'Archélaos. Viennent ensuite les *πολλοί* : c'est le reste de la population libre pourvue de droits politiques. Ce sont des propriétaires fonciers, hostiles à la domination des grandes familles privilégiées, et favorables à l'alliance de Sparte. M. D. les appelle « une aristocratie modérée » : rien de comparable, malgré l'expression de *πολλοί*, à la démocratie athénienne. Enfin, nous avons la foule des Périèques, libres, mais privés de tout droit politique, comme les populations du même nom à Sparte, comme les *μητέκων* athéniens, et les serfs, les *Πένεστες*, en faveur desquels Critias intriguait en 411. Les Spartiates, dit M. D., avaient établi ou cherchaient à établir, dans les villes soumises à leur influence, des oligarchies, mais bien moins restreintes que celle qui régnait sur Larissa

avec l'appui d'Archélaos (ces oligarchies devaient comprendre au moins un tiers des citoyens). Ils sont donc parfaitement fondés à s'appuyer sur les πολλοί de Thessalie contre les ὀλιγοί, sur « l'aristocratie modérée » contre la coterie dominante. Telles sont les circonstances de politique intérieure au milieu desquelles la harangue est prononcée.

Quant à la situation extérieure, on peut la résumer ainsi : c'est au temps de la grande expansion de la puissance lacédémonienne, sous Lysandre, au milieu de 404. Il s'agit de soumettre à l'influence de Sparte les villes thessaliennes : seule ou à peu près, Larissa résiste encore : elle est située « dans la sphère d'influence d'Archélaos ». Celui-ci, d'autre part, pendant la guerre du Péloponèse, a soutenu les Athéniens (son père Perdiccas a soutenu les Lacédémoniens).

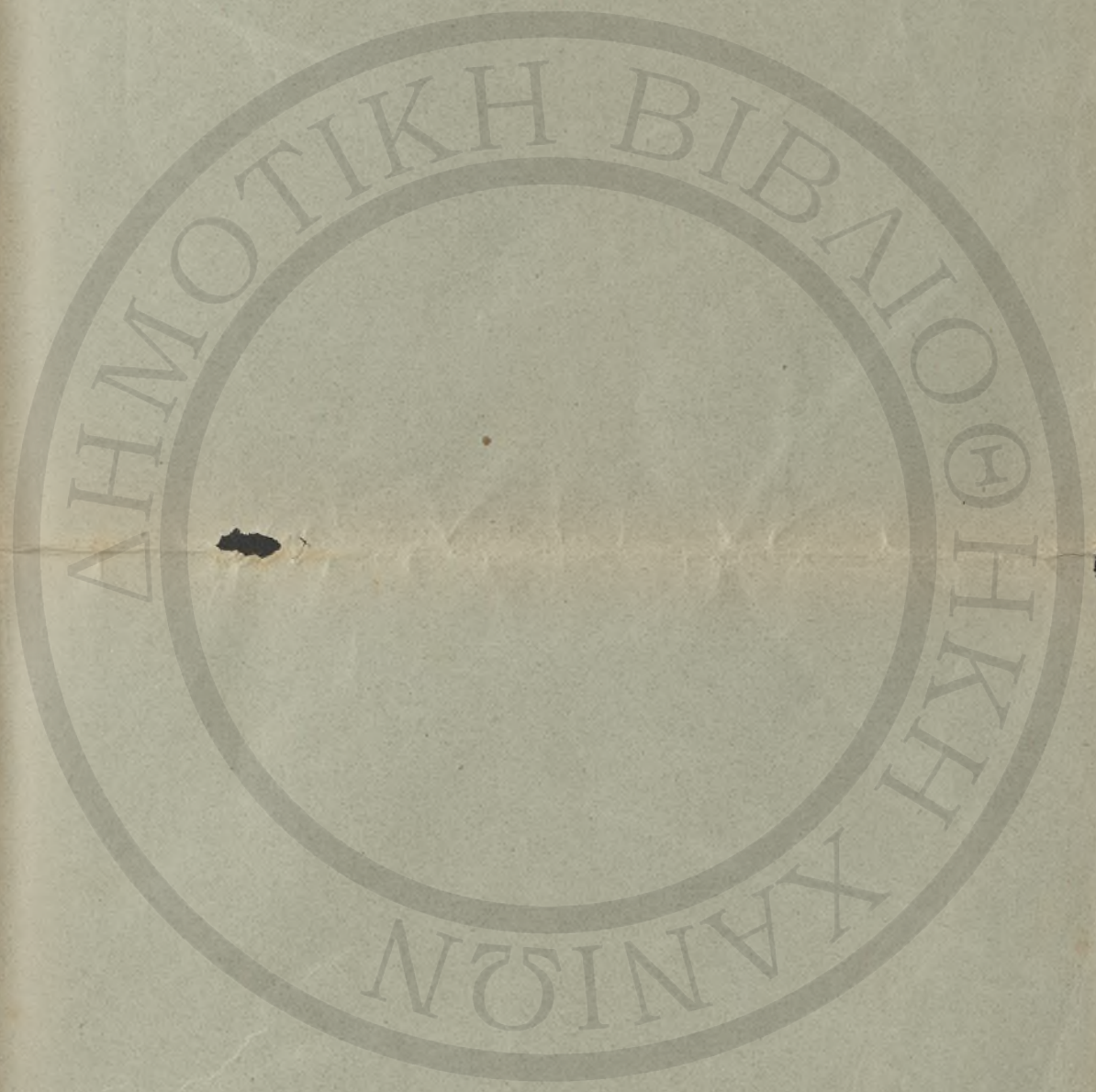
De qui est ce discours ? Ce n'est certainement pas, dit M. D., d'Hérode Atticus ou, *a fortiori*, d'un rhéteur anonyme : non seulement le style est de la fin du v^e siècle, mais les alentours du sujet sont connus de façon trop précise pour qu'on puisse attribuer cette production à des écrivains d'une époque très postérieure. D'autre part, le morceau contient certaines erreurs ou exagérations historiques (par exemple, sur les rapports d'Archélaos avec Athènes) qui seraient inexplicables de la part d'un orateur thessalien ou d'un sophiste écrivant en Thessalie pour des Thessaliens.

M. D. émet alors l'hypothèse d'un pamphlet politique. Il rappelle d'illustres exemples de pamphlets publiés en Grèce, et particulièrement à Athènes, au v^e siècle : un mémoire dirigé contre Thémistocle et Périclès, l'amère satire contre la constitution athénienne qui porte le titre de Πολιτεία Ἀθηναίων et qu'on attribua longtemps à Xénophon, les Πολιτεία des Thessaliens et des Lacédémoniens, dues à la plume de Critias, etc. Le Περὶ πολιτείας du Pseu-

do-Hérode Atticus est un pamphlet de ce genre. L'auteur s'occupe beaucoup plus des querelles intérieures que de la question extérieure. Or, ces querelles intérieures correspondent à la situation politique d'Athènes à la même époque (juin-juillet 404). C'est le moment où débute le gouvernement des Trente. L'influence prépondérante est encore celle de Thérémène, chef du parti « conservateur ». Son idéal, c'est le gouvernement aux mains de cinq mille citoyens (à peu près le quart des Athéniens à la fin de la guerre du Péloponèse) et non aux mains d'une coterie ou du πλῆθος. C'est dans l'intérêt de cette « aristocratie modérée », qu'a été rédigée la soi-disant harangue ; ce n'est pas autre chose qu'un pamphlet sorti de l'entourage de Thérémène et destiné, sous le couvert d'une question thessalienne, à répandre les idées de cet homme d'Etat et à combattre les vues étroites de Critias.

Telle est, brièvement résumée, la démonstration de M. D. Nous n'avons pas ici à en discuter à tout la valeur. Nous nous contenterons de soumettre à son auteur les difficultés suivantes. L'idéal politique du soi-disant orateur de Larissa, c'est la participation au gouvernement non seulement de la grande noblesse (οἱ ὀλιγοί, Hochadel), mais de tous les citoyens libres (οἱ πολλοί) : seuls doivent être exclus les Périèques et les Pénestes. L'assimilation qu'établit M. D. entre ce programme et celui de Thérémène est-elle parfaite ? Nous ne le pensons pas : elle le serait peut-être si Thérémène ne privait des droits politiques que les métèques qu'on peut à la rigueur comparer aux Périèques, et les esclaves qui ressemblent plus ou moins aux Pénestes ; mais il enlève aussi ces droits, ne l'oublions pas, aux citoyens trop pauvres pour s'équiper en cavaliers ou en hoplites (Hell., II, 3, 48).

L'idéal de « l'orateur de Larissa » ne correspondrait-il pas plutôt au système en vigueur à Sparte même ? Tout Spar-



АНМОТИКН ВІВЛІОТН КНХАНІОН

ANMOTIKH BIBLIOTKH KHANION



Handwritten in blue ink:
Κρητικός
Ποικιλία